

LE DERNIER LIT

BRUNO JOUBREL

Éditions ThoT  
Roman



Né en 1965, Bruno Joubrel est marié et père de trois enfants. Il commence le violon au conservatoire de Versailles à six ans, jusqu'au certificat de fin d'études. Après l'obtention de son baccalauréat, il poursuit des études de musicologie à la Sorbonne, qui le mèneront jusqu'au doctorat, pour lequel il soutiendra une thèse sur l'œuvre de Jean Ferrat. Il entame parallèlement une carrière de chanteur, essentiellement menée sur les petites scènes parisiennes, et enregistre cinq albums entre 1991 et 2010, le sixième étant actuellement en projet. Enseignant, il intervient dans les écoles, collèges et universités pour monter des spectacles ou écrire des chansons avec les élèves. Il dispense également des cours de guitare et a monté, ces dernières années, un cycle de chansons-conférences mi-artistiques mi-didactiques concernant l'écriture et l'interprétation musicale des chansons de grands chanteurs (Ferrat, Brassens, Bécaud, Nougaro et Vigneault). *Le dernier lit* est son premier roman.

## ANTE-SCRIPTUM

Bien rendre son dernier soupir est un travail de longue haleine.



## 1. DERNIÈRES VOLONTÉS

Désormais, j'ai presque toujours les yeux fermés, mais je ne dors pas. Pas encore. Pas tout le temps. Je suis simplement très fatigué, et le simple fait de soulever les paupières me demande un effort que je n'ai plus envie de fournir. Mais je crois que j'ai à peu près toute ma tête, en tout cas je réfléchis, je pense, je parle un peu quand j'ai quelques forces, et puis j'entends tout, même quand on me croit absent. Alors tout à l'heure, après la visite du staff médical, cohorte pourtant à peine entrevue de blouses blanches menée par un professeur au ton magistral, lequel précédait une grappe d'internes et autres étudiants auxquels il venait indiquer ce qu'il fallait retenir des cas de notre chambrée, j'ai parfaitement compris que l'infirmière et l'aide-soignante discutaient de mon transfert. On va m'installer au bout de l'aile ouest du service, dans une

chambre individuelle. Je sais exactement ce que cela veut dire, cela n'est pas une très bonne nouvelle, même si je sais aussi depuis longtemps qu'elle était devenue inéluctable : ce sera ma dernière chambre, ce sera mon dernier lit.

On va me faire parcourir mes derniers mètres, mon dernier voyage en quelque sorte. Tout est bien sûr relatif et je le prends ainsi, mais comme depuis quelques jours je ne suis déjà plus capable de me nourrir tout seul, trop affaibli pour accomplir ces gestes si simples, voire mécaniques, quand on a la santé, et que je suis évidemment encore moins capable de me déplacer, j'envisage ces quelques secondes de déménagement comme un véritable périple, un ultime changement de décor. Après, je serai définitivement immobile, cloué à ce lit sans retour que l'on aura disposé là où on l'aura voulu, sans que je puisse voir autre chose que les dernières couleurs que j'aurai sous les yeux quand ils seront, au mieux, mi-clos. À y réfléchir, c'est un drôle de changement : quand le service n'était pas surchargé et surtout lorsqu'elles n'étaient pas toutes occupées par d'autres passagers en partance pour l'au-delà, j'aimais bien séjourner dans l'une des petites chambres où l'on va m'installer. Elles sont presque triangulaires, il y a une large fenêtre sur l'un des côtés, avec une vue assez agréable sur l'extérieur, et pour peu que l'on soit bien orienté j'aurai le privilège de revoir les toits de Paris une dernière fois. En attendant, dans quelques minutes, ou plus sûrement dans quelques heures – je ne sais pas combien, à l'hôpital on ne peut jamais savoir quand va se produire ce que l'on a prévu pour vous –, je vais suivre ce

couloir aux murs jaunis et mal éclairés par de pâles néons, sur un lino gris et craquelé de partout, qui aurait sûrement besoin d'être remplacé et que j'ai toujours trouvé très laid, sans savoir qu'un jour je serais content de m'en servir comme dernier passeport.

Je vais passer quelques jours dans ce triangle un peu à l'écart du service, aménagé pour les fins de vie, juste quelques jours, les tout derniers, peut-être une semaine, je ne sais pas s'il faut le souhaiter, ni pour moi ni pour mes proches. C'est très long, du temps que l'on compte à l'envers sans savoir jusqu'à combien, c'est épuisant quand on sait que l'on ne rajoute plus que des fractions de vie, d'infimes sursis qui succèdent de plus en plus douloureusement à d'autres sursis, car tout est en réalité déjà terminé. Plus personne n'a d'espoir, et pourtant chacun s'en invente encore, se défendant comme il peut pour ne pas accepter ce que sa raison lui a déjà dicté, ce que les médecins ont tous pronostiqué, même s'ils ne savent pas en donner le jour et l'heure. La vie de tous ceux qui me sont proches est devenue presque surréaliste, déviée hors du temps et de la réalité du reste des vivants, même à l'intérieur de l'hôpital. Tout est déjà terminé et pourtant rien n'est encore fini, ni dans ma tête ni dans celle de ceux qui m'aiment et me soutiennent pour ne pas s'effondrer eux-mêmes, vivant non plus au jour le jour mais d'heure en heure, s'évitant de penser à la vitesse à laquelle le sablier est en train de s'écouler : et s'il y avait ne serait-ce qu'un seul fragment de quartz plus gros que les autres, que l'on n'aurait pas remarqué, pour arrêter



momentanément l'infernal décompte à rebours ? Sait-on jamais ? Je connais les interminables journées que l'on peut passer auprès d'un mourant la plupart du temps assoupi, à se morfondre entre la crainte de voir surgir l'instant fatal et l'attente de la délivrance qu'il procure. Je les ai vécues moi-même, et je sais bien ce que tous ressentent, j'en ai mal pour eux. Mais là, vraiment, je n'y peux plus rien, ce ne sont pas les quelques phrases que je prononce quand j'ai la force de soutenir une petite conversation qui pourront désormais y changer quelque chose.

Alors j'espère au moins que l'on nous autorisera quelques passe-droits. Et d'abord, et surtout, j'aimerais revoir mes enfants. Enfin, les plus jeunes : contrairement à leur grande sœur qui a pu venir jusqu'ici, ils ne sont théoriquement pas en âge de pénétrer dans le service. En envisageant cela, je n'ignore évidemment pas l'épreuve terrifiante que cela représenterait pour eux, même s'ils ne connaissent pas encore l'imminence de l'échéance. Il est difficile de juger des conséquences que cela pourrait avoir, de ce qui serait le mieux, autant qu'il est difficile de partir à cinquante ans en laissant des êtres encore très jeunes derrière soi. Quoi qu'il en soit, peut-être est-ce terriblement égoïste, en tout cas je sais que cela me rassérènerait beaucoup de me réimprégner de chacun d'eux, de partager encore ne serait-ce que quelques instants, et de partir avec leur image bien nette devant les yeux, comme s'il s'agissait d'une photographie toute récente que je pourrais faire apparaître à volonté face à mon regard. Avant chaque opération que j'ai

dû subir, si bénigne soit-elle, jamais je n'ai oublié, au moment où l'anesthésiste m'endormait, de penser à ma femme, à mes filles, à mon fils. Je les imaginais devant moi, si par hasard je devais ne pas me réveiller. Maintenant que ce dernier point n'est plus une hypothèse mais une certitude, si tout le monde juge – évidemment avec leur accord – qu'il serait bénéfique que l'on se revoie, peut-être nous laissera-t-on faire ? Je sais que c'est beaucoup leur demander, je me rends parfaitement compte de l'état peu reluisant dans lequel je me trouve, qui risque fort de leur laisser de moi une vision passablement dégradée ; mais si après ma mort on peut les aider à se souvenir de tout ce que j'aurai été – pas seulement un malade – et leur faire faire, photos et vidéos à l'appui, un petit retour en arrière qui rétablirait un peu les choses, les retrouver une fois serait mon dernier bonheur et la plus importante de mes dernières volontés. Arrivé au commencement de ma propre fin, je continue de penser que la maladie et la mort font partie de la vie, en tout cas de la leur, c'est même devenu une évidence. Je les ai toujours protégés, mais cela ne leur évitait pas forcément de devoir affronter la réalité, si dure soit-elle. J'aimerais tellement qu'ils puissent le faire pour moi ! Enfin, de toute manière je n'ai plus vraiment les dés en main pour décider de quoi que ce soit. Mais je vais demander...

Ensuite, j'aimerais que l'on m'apporte une petite chaîne stéréo, afin de réentendre quelques-uns de mes morceaux préférés. Je dis bien une chaîne avec deux haut-parleurs, pas je ne sais quel MP3, si moderne soit-il, pour lequel je serais

obligé d'écouter avec un casque, ou encore pire, des oreillettes, le son comme enfoncé dans les oreilles. Ces appareils m'ont toujours procuré un sentiment de claustrophobie, j'ai besoin que la musique ait de l'espace pour venir résonner en moi, encore plus maintenant que jamais. Surtout mes morceaux fétiches, du classique : Mozart, Ravel, Bach, Schubert... Et si je n'avais droit qu'à un seul, je choiserais vingt-cinq minutes de paradis importées directement du ciel par Beethoven, quand il a composé le premier mouvement de son *Concerto pour violon*. Je l'ai écouté des dizaines et des dizaines de fois, encore plus que les autres, sans jamais m'en lasser, sans jamais manquer d'y plonger toute mon âme, de frissonner au son de thèmes magiques dont j'attendais cœur battant le retour au fil de chaque audition, assis dans mon fauteuil et incapable d'en bouger, comme fasciné par le son distillé grâce aux grandes enceintes de ma chaîne stéréo. Moments magiques, uniques, pourtant mille fois réitérés. Je serais heureux que l'on me passe ces compositions tout doucement, pour ne déranger personne, ni dans la chambre ni au-dehors, mais suffisamment fort pour qu'elles m'imprègnent encore une fois, pour qu'elles coulent tout au fond de ces veines dont le sang ne suffit plus à me donner la vie, pour que le souffle de ces génies pourtant morts depuis longtemps accompagne la fin de mes modestes soupirs. On serait dans le dernier de mes mondes, dans mon univers, et je crois que cela allégerait un peu l'atmosphère de la chambre qui semblera forcément parfois bien lourde à mes ultimes visiteurs.

Enfin, tant que mes papilles fonctionnent encore un peu, je voudrais tremper mes lèvres dans une coupe de champagne, en avaler lentement quelques gorgées, si c'est encore possible. Je n'ai plus faim, mais j'ai encore soif, et tant pis si cela peut s'apparenter au dernier repas du condamné. Après tout, n'est-ce pas ce que je suis ? Je ne sais pas si le terme gourmandise est approprié, en tout cas commettre ce petit péché me plairait infiniment. Je n'ai jamais pu résister à cette boisson, j'en aime le cérémonial d'ouverture des bouteilles, la couleur, le goût bien sûr, mais aussi la finesse des fêtes qu'il représentait pour moi. Je me suis parfois saoulé avec d'autres boissons, de la bière, du vin rouge ou des digestifs, mais avec le champagne, même en ayant perdu tous mes moyens, je ne me suis jamais qu'enivré, j'ai toujours fait cette nuance. L'une après l'autre, les bulles qui en ont coulé dans mon gosier m'ont envahi comme chacune de mes musiques préférées, ont investi chaque parcelle de mon corps et de mon esprit pour leur offrir des moments extatiques, hors de toute pesanteur temporelle, m'éloignant des inquiétudes dont j'étais l'habituel receleur. Je n'ai jamais été un grand amateur de bonne chère, mais j'aimais les repas pour les moments qu'ils me permettaient de partager avec toute sorte de gens. J'ai alors dégusté avec immodération cette boisson que l'on sort pour marquer certains événements, aussi mineurs soient-ils – une bonne note à un examen ou la communion de je ne sais quel petit cousin... J'ai savouré les instants où il déliait ma langue parfois timide ou renfrognée, lorsque la désinhibition

qu'il me procurait me permettait d'approcher les autres plus près et plus intensément qu'à l'habitude, de les toucher du sens, si j'ose dire. Oui, vraiment, si je pouvais en goûter ne serait-ce qu'une gorgée, cela me servirait volontiers de dernière communion, je ne vois pas où serait le mal. Peut-être cela pourrait-il me tuer ?

Enfants, musique, champagne... : j'ai peur de m'endormir avant que l'on puisse réaliser tout cela. Pas uniquement peur de mourir, cela c'est autre chose, j'y réfléchis aussi beaucoup, bien sûr. Mais ce qui m'angoisse essentiellement, c'est de savoir quand je vais plonger dans mon dernier sommeil, celui dont je ne reviendrai pas, quand je vais définitivement perdre conscience. Je serai certes encore vivant techniquement parlant, les infirmières continueront à me soigner, et ma famille, peut-être aidée de certains amis, viendra encore se relayer à mon chevet, mais il est certain qu'alors je serai déjà mort pour moi, et je me sens tout de même un peu concerné. Et bien que j'aie demandé à ce que l'on m'injecte le moins de morphine possible, quitte à ressentir certaines douleurs, je sais qu'il faudra malgré tout me sédaté de plus en plus, comme disent les médecins, afin que je ne souffre pas quand il me deviendra impossible de supporter mon corps ; en contrepartie je ne pourrai pas m'apercevoir du moment où je vais définitivement glisser dans les ténèbres. Cela m'ennuie terriblement, parce que je veux vivre pleinement chaque instant, je veux avaler mes ultimes rais de lumière, je veux entendre la voix de mes enfants, de ma femme, de

la famille et des amis qui viendront me voir, je veux écouter mes morceaux de musique, dire deux ou trois mots d'amour tant que j'en ai encore la force. Il y a bien longtemps que mon corps a perdu son combat, mais je ne veux pas que mon âme perde le sien avant l'heure, je veux rester lucide le plus longtemps possible, je veux avoir jusqu'au bout l'intelligence des secondes qui s'écoulent, je veux vibrer encore pour cette existence que j'ai tant aimée. Pour l'instant je me réveille toujours après m'être endormi, souvent quelques dizaines de minutes mais parfois plusieurs heures plus tard, cependant je n'ignore pas que tôt ou tard la frontière entre mes moments d'inconscience et de lucidité va se brouiller, et que je vais glisser dans la nuit sans pouvoir résister. Et puisqu'en mon for intérieur j'ai réussi à organiser mes derniers souhaits, que j'exprimerai certainement très vite auprès des gens qui s'occupent de moi, je vais désormais rassembler tout ce qu'il me reste de volonté et lutter de toutes mes forces pour rester conscient le plus longtemps possible.